

SEANCE DU 13 mai 2014.

Restitution de l'intervention de : Anouk Bartolini

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : «Erreur, errance et roman d'apprentissage»

Présentation : C'est le retour du couple erreur, errance, lié par l'étymologie et par de nombreuses occurrences dans la littérature. Pour illustrer ce propos de manière positive, nous nous intéresserons à la littérature allemande qui a donné au XIX^{ème} siècle le roman d'apprentissage.

Le héros est masculin le plus souvent, par convention et pour des raisons historiques. Le roman a été théorisé au XIX^{ème} siècle. Le héros est un adolescent élevé loin des lieux de transmission, des codes sociaux, des règles de conduite qui permettent de se faire une place dans la société. Il n'a pas de guide, ou des guides obsolètes, il va tenter d'apprendre ce que l'écrivain italien Cesare Pavese appelle le métier de vie. L'erreur fera partie de cet apprentissage.

Dans le cadre du roman d'apprentissage, on donne à l'erreur la définition suivante : c'est une transgression involontaire due à l'ignorance des codes moraux et sociaux. Donc il y a une erreur originelle qui lance ce personnage dans une errance plus ou moins aventureuse, le péril physique servant de prétexte à un cheminement psychologique et moral, spirituel, ainsi que socio-économique.

Nous avons choisi deux précurseurs du roman d'apprentissage, d'abord Perceval (environ de 1180), de Chrétien de Troyes, et Les Aventures de Simplicius Simplicissimus de Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen (1668). Nous débutons ce premier exposé par Perceval.

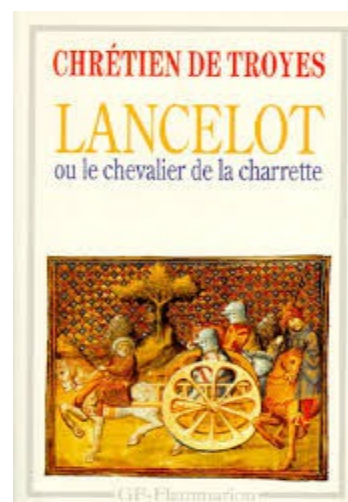
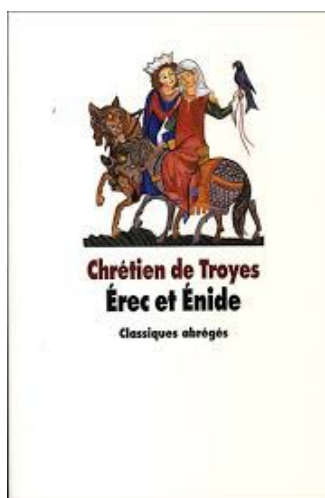
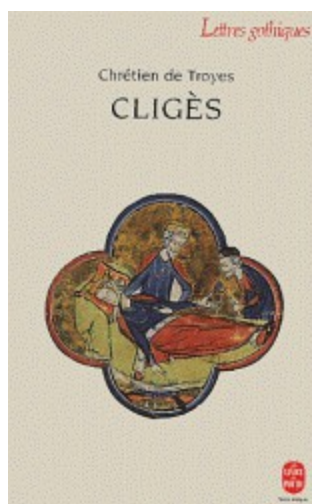
Dans le texte du XII^{ème} siècle, on va se situer dans le contexte culturel et historique. Je débute par le constat du mois de mars de Guy Lobrion, sur le statut de l'erreur dans ce siècle : « *L'erreur est considérée comme un dérèglement de la raison, comme le fruit d'une volonté en désordre* ».

Cette diabolisation de l'erreur était due à l'influence des juristes et des théologiens qui étaient décidés à pourchasser l'erreur suprême, qui était l'hérésie. C'est dans ce contexte que Chrétien de Troyes écrit cinq romans en langue d'oïl, (langue du nord), en octosyllabes. Chrétien de Troyes était probablement un clerc, un homme d'église qui n'était pas prêtre, qui connaissait le latin, il avait donc une lecture chrétienne. Il rajoute en plus, en France, ce que l'on appelle « *La matière de Bretagne* », c'est à dire tout l'imaginaire celtique, le merveilleux, le féérique l'enchantement, les fées, l'eau qui est une frontière liquide, et toute la saga arthurienne qui vient du pays de Galles.

Dans ses romans cohabitent à la fois des rites païens et une culture chrétienne. Il est aussi celui qui transpose dans ses romans les thèmes de la poésie lyrique des troubadours, en langue d'oc. Cette poésie célèbre l'amour, considéré comme une véritable religion, l'amour adultère qui n'était pas considéré comme un péché.

Chrétien de Troyes est au carrefour de plusieurs influences, et chez lui, le statut de l'erreur sera forcément plus complexe et plus ambigu que ne le laisse supposer sa formation de clerc.

Les quatre premiers romans, dont les protagonistes s'appellent Cligès, Erec, Enide et Lancelot



sont de jeunes chevaliers qui vivent dans le monde arthurien, un modèle idéal d'harmonie et de stabilité. Le héros du conte du Graal n'est pas chevalier au début, c'est un naïf, innocent qui vient du cœur de la forêt. Lorsque les jeunes chevaliers transgressent les codes de courtoisie, ils le feront par erreur de jeunesse. Et lorsque le naïf le fera, ce sera par ignorance. Dans tous les cas, il s'agit de l'erreur de jeunesse. Afin de réparer leurs erreurs, les jeunes gens se lancent dans une errance et l'on peut dire que Chrétien de Troyes crée la dialectique erreur-errance à travers ses romans ; il ne l'invente pas, elle est déjà attestée.

Chrétien de Troyes s'adresse à de jeunes chevaliers qui forment un groupe social, les jeunes qui étaient les cadets de familles de la noblesse inférieure, privés de l'héritage réservé aux aînés. Les historiens se sont penchés sur leurs sorts, (Jean-Claude Schmitt, Georges Duby) et ont décrit leurs errances. Ils erraient de tournoi en tournoi, faisant la chasse à la riche héritière. C'était une errance purement économique, collective, et entre deux tournois ils se livraient à une violence incontrôlée, à tel point que Duby a dit que la jeunesse c'était la violence extrême de l'agressivité féodale. Pour canaliser cette violence incontrôlée, la société fournit plusieurs réponses. La littérature en a fourni une dans les cours aristocratiques où les jeunes gens faisaient halte, et cette réponse est un système de valeurs idéales que l'on appelle la courtoisie.

Un des dispositifs essentiels était la soumission du jeune chevalier célibataire auprès de la femme du seigneur : c'est ce que l'on appelait « *le service d'amour* ». Les romans chrétiens, comme la poésie des troubadours diffusaient cette idéologie courtoise. Chrétien de Troyes va proposer à ces jeunes chevaliers un parcours éducatif, au cours duquel l'erreur sera transcendée dans une errance solitaire et idéalisée.

Chrétien de Troyes lance l'idée du chevalier errant solitaire qui n'a jamais existé, mais qui va avoir une grande fortune littéraire : on peut penser à Don Quichotte. Les quatre premiers romans de Chrétien de Troyes commencent et finissent à la cour arthurienne qui érige et garantit le code de la courtoisie.

Par exemple, Yvain, un chevalier, est contraint, par sa femme de respecter un délai qu'elle lui a fixé. Elle l'autorise à tournoyer et à guerroyer pendant un an, et lui fixe un rendez-vous impératif huit jours après la saint Jean, sinon « *mon amour se transformera en haine* ». Il ne respecte pas sa promesse et à ce moment là, il s'enfuit dans la forêt et va retrouver l'état animal, dépouillé de son armure, nu, et désespéré. Il va sauver un lion, le domestiquer, et grâce au lion il retrouve son humanité, et rejoint la cour arthurienne en tant qu'homme nouveau. A la fin, Yvain est

réintégré et le code courtois triomphe de nouveau dans un univers de stabilité. Ceci correspond aux quatre premiers romans de Chrétien de Troyes. Dans le dernier roman, le conte du Graal, la situation est différente, le monde arthurien a perdu sa stabilité, le roi Arthur qui est un roi muet et pensif ne contrôle plus ses vassaux, le royaume est agressé par des chevaliers dévoyés c'est un monde en évolution où les codes vacillent.

Plan :

- Dans ce clair obscur surgit l'erreur

Je me suis inspiré d'une citation d'un écrivain italien, Antonio Gramsci, qui a écrit cette citation dans les geôles de Mussolini, qui définit l'état de crise : « *La crise consiste, dans les faits, que l'ancien meurt, et que le nouveau ne peut pas naître. Pendant cet intervalle, on observe les phénomènes les plus morbides les plus variés* », et « *Dans ce clair-obscur, surgissent des monstres* ». C'est le heurt entre deux mondes : un qui décline et l'autre qui cherche ses marques. Ce qui entraîne une instabilité des codes et des systèmes de valeurs contradictoires, qui engendrent chez le personnage « *la double contrainte ou l'injonction paradoxale* », que nous appellerons les injonction contradictoires, car le personnage est réduit à un choix impossible.

- De la conscience de l'erreur naît l'individu.

L'inconscient didactique de Chrétien de Troyes pour qui la prise de conscience de l'erreur est un électrochoc qui fait passer l'individu d'état d'inconscience à la conscience, de l'immatrité à la maturité.

Le conte du Graal est écrit entre 1181 et 1190. C'est une œuvre inachevée, qui a eu des continuations pendant tout le XIII^{ème} siècle. Elle a inspiré des auteurs comme Wolfram von Eschenbach, qui a inspiré le Parsifal de Wagner, à la fin du XIX^{ème} siècle. C'est un conte de bons conseils, avec une volonté didactique, dédié au protecteur de Chrétien de Troyes, le Conte de Flandres. Ce conte a deux héros : Gauvain et Perceval ; Gauvain est le modèle du chevalier courtois, ses aventures sont une juxtaposition d'épisodes alors que Perceval s'inscrit dans une évolution.

Résumé de la première partie de ce conte jusqu'à la scène du château du Graal. Le Graal est un objet qui a donné son nom au conte. C'est un objet mystérieux qui a créé le mythe.

Ce conte repose sur la naïveté du personnage. Le roman débute, Perceval n'a pas de nom, c'est le fils de la vieille dame qui vit dans un manoir, dans la forêt dévastée, déserte. Il y a autour quelques paysans. Un jour Perceval voit passer cinq cavaliers étincelants, qu'il prend pour des diables, ensuite pour des anges, et il leur pose la question : « *Qui êtes vous ?* », et d'autres questions naïves ; ce sont des chevaliers. Il veut quitter la forêt pour devenir chevalier, et il en fait part à sa mère. Elle lui révèle la raison de leur réclusion: elle s'est mise à l'abri avec son fils afin de se protéger de la chevalerie. Pour elle, le chevalier ne protège pas, mais tue, et lui révèle une part de sa généalogie. Il était fils de chevalier ; son père est mort, et il avait deux frères qui sont morts le jour de leur adoubement. Chrétien de Troyes met en cause la mission des chevaliers.

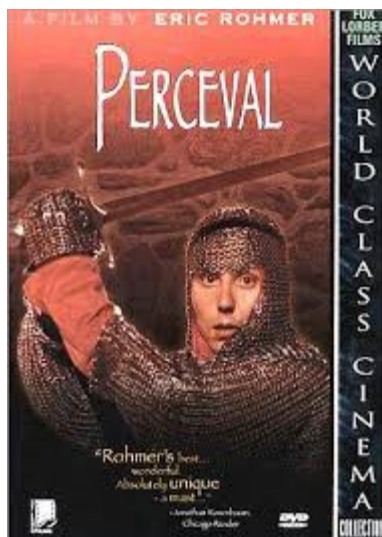
Voyant son fils sur le point de partir, la mère lui donne un enseignement rudimentaire dont le précepte essentiel sera sa conduite auprès des femmes : porter secours aux femmes en détresse, et aussi des conseils plus personnels pour la rencontre avec une jeune fille. Si une jeune fille vous donne l'anneau qu'elle porte au doigt, c'est un cadeau précieux, prenez-le. Si une jeune fille vous donne un baiser, prenez ce baiser, mais je vous défend le « *surplus* ».

A partir de cela, on peut considérer sa mère comme castratrice. Elle lui conseille aussi de fréquenter les églises, mais il lui répond : « *C'est quoi une église ?* ». Il ne connaît pas la société féodale. Perceval selle son cheval, s'en va et sa mère meurt.

Il va y avoir deux temps : le temps des erreurs et celui de l'apprentissage. A la fin de chaque épisode ; il souhaite retourner voir sa mère, mais il ne retournera jamais chez sa mère.

- Le temps des erreurs, de transgression au code courtois en transgression au code chevaleresque.

- Le code courtois : il voit une tente vermeille, sous cette tente une jeune fille, qui porte un anneau à son doigt. Il lui arrache son anneau car il interprète les conseils de sa mère à l'envers, il lui donne un baiser en disant : « *Je n'irai pas plus loin, c'est ma mère qui me l'a dit !* ». Cette jeune fille a un ami, l'Orgueilleux de la Lande, brutal et jaloux et elle va être brutalisée et maltraitée ; mais Perceval n'en a cure.
- Le code chevaleresque : il est à la cour du roi Arthur qui n'arrive plus à contrôler ses troupes. Un chevalier dévoyé, qui a une armure vermeille, insulte la reine Guenièvre et lui verse une coupe de vin sur sa robe. Perceval le provoque en combat singulier, même s'il n'est pas chevalier, et le tue avec un javelot, arme de chasse, qu'il lui lance dans l'œil. Il le tue comme un animal.
- Le temps de l'apprentissage.
 Il rencontre un seigneur, Gornemant de Goort, qui joue le rôle de maître de chevalerie. En une journée il est adoubé ; normalement, il faut un an, mais Perceval veut retourner voir sa mère. Gornemant va substituer ses conseils à ceux de sa mère : « *C'est ridicule de parler de votre mère, il faut se taire* », « *Qui parle trop prononce des mots qu'on lui reprochera comme une vilénie, qui parle trop tombe dans le péché* » dit le sage, et Perceval retiendra ce conseil.
 Dans l'apprentissage du chevalier, il faut aider une femme en détresse. Il arrive au Château Beaurepaire où se trouve Blanche Fleur, jeune fille d'une fabuleuse beauté, il va la délivrer, puis passe quelques nuits très agréables, mais on ne sait pas s'il en est arrivé au « *surplus* ». Éplorée, elle lui demande de rester, mais il lui répond : « *Je retourne chez ma mère* ».
 Il quitte le château et sur son chemin aperçoit sur une rivière une barque et un homme qui pêche. C'est un seigneur blessé aux hanches, mutilé. Ce seigneur est appelé le roi pêcheur. Il va lui proposer de l'héberger le soir même dans son château. Ce château est étrange, il apparaît, il disparaît, c'est déjà un monde semi merveilleux. Perceval semble attendu dans ce château : un repas somptueux l'attend. Au cours de ce repas se déroule un cérémonial étrange : tout ceci est décrit dans le film d'Eric Rohmer (Perceval le gallois 1978).



C'est un film anti-hollywoodien dans lequel Eric Rohmer fait une traduction partielle du texte de Chrétien de Troyes, en vers.



Enluminure « *Perceval au château du Graal* »

C'est une enluminure du XIV^{ème} siècle, sur laquelle on voit l'objet mystérieux qu'est le Graal. Dans le texte de Chrétien de Troyes, c'est un plat large, l'origine de ce mot est mystérieuse, il semblerait que ce soit un mot qui vienne de la langue d'Oc qui signifie « *plat à poisson* ». Mais il va être christianisé au XII^{ème} siècle et va devenir la coupe qui a recueilli le sang du Christ et va devenir le Saint Graal. Sur cette enluminure, se trouve aussi une nappe et Eric Rohmer va tout reprendre dans son film.

Extrait du film projeté.

Dans ce film la narratrice dit qu'il y a trop de danger à trop se taire. Il y a des objets merveilleux tels la lance et sa goutte de sang, le Graal qui illumine, l'enjeu de ce cérémonial était que Perceval parle et pose des questions. Perceval quitte le château au petit matin sans avoir posé aucune question, et rencontre une jeune fille (sa cousine germaine qu'il ne connaît pas) qui tient dans ses bras la tête d'un chevalier décapité. Elle lui pose de nombreuses questions et essaie de lui faire comprendre qu'il aurait pu sauver le royaume en s'interrogeant sur la lance et le Graal. Cette scène a donné naissance au mythe merveilleux et réaliste, et il y a eu plusieurs interprétations.

L'erreur est centrée autour de la notion d'ignorance car il n'a pas transgressé de façon délibérée le code, puisque dans ce château le code féodal est ignoré. L'obéissance intégrale à la parole d'autorité du maître ne permet pas d'aborder des situations inédites, non prévues par le code. En utilisant une tradition périmée, il échoue là où il voulait être sage.

Je ne retiens que deux interprétations de ce flottement des valeurs largement analysé et commenté par les médiévistes.

1-Interprétation de type théologique : le système de valeurs chevaleresques et courtoises ne fonctionne plus : le nouvel idéal chevaleresque est inspiré par des valeurs monastiques et spirituelles du cistercien Bernard de Clairvaux. Le chevalier ne doit plus se contenter de prouesses guerrières et de service à la dame, il doit être habité par une dimension spirituelle, qui correspond à l'idéal que Bernard de Clairvaux a conçu pour les templiers : c'est l'idéal des soldats du Christ. L'erreur de Perceval dans l'épreuve du Graal est qu'il n'était pas habité par la grâce divine. Comme le dit Saint Augustin : « *Il est des temps et des lieux où un chemin de silence se transforme en péché* ».

2-Interprétation de l'émergence de l'individu, hors du champ religieux : Francis Dubost, professeur de littérature médiévale, lit l'épisode du Graal comme une allégorie culturelle qui met en scène l'ancien et le nouveau. L'ancienne pensée scolastique représentée par la mère et le maître en chevalerie, et une pensée nouvelle, fondée sur le questionnement, représentée par la jeunesse de Perceval. Cette pensée nouvelle qui n'avait ni le droit ni la force de s'imposer est symbolisée par le mutisme de Perceval. Francis Dubost pense à un courant appelé « *nominaliste* » qui est une doctrine logique, philosophique et théologique qui a vu le jour au sein de la scolastique médiévale.

Il fait référence à Pierre Abélard, castré et réduit au silence, parce que sa pensée était trop dérangeante.

Il y a aussi des systèmes de valeurs dans le roman qui sont explicités et portés par les personnages et le narrateur. J'ai relevé deux systèmes contradictoires qui provoquent chez le personnage un conflit intérieur. Pour les systèmes de valeurs, c'est une version culpabilisante de l'erreur probablement inspirée de la philosophie augustinienne et réactualisée par Bernard de Clairvaux. Il s'agit d'un glissement de l'erreur vers la faute et le péché ; pour les théologiens la faute est morale vis à vis de soi-même, et le péché est commis vis à vis de Dieu.

Trois personnages portent cette idéologie et Perceval les rencontre après son départ du château du Graal et l'on peut dire que son errance va se transformer en quête. Ces trois personnages sont sa cousine, puis peu de temps après une demoiselle très laide, « *La demoiselle hideuse* », qui réitère le discours de la cousine, et il rencontre à la fin inachevée, un ermite qui s'avère être son oncle, car le Graal est aussi une histoire de famille.

Ces trois personnages sont très informés de l'enjeu de la scène du Graal, et je cite quelques unes de leurs paroles.

La cousine : « *Quelle malchance pour toi que tu n'aies pas posé ces questions. Sache bien qu'en résulteront des calamités pour toi et pour d'autres. C'est à cause du péché à l'égard de ta mère, sache le, que c'est arrivé car elle est morte de la douleur que tu lui as causée* ». Elle crée le lien entre le silence de Perceval et sa faute antérieure.

L'ermite sera plus explicite : « *Frère, ce qui t'a nuit, c'est un péché que tu ignores. C'est la douleur que tu fis à ta mère au moment où tu l'a quittée, c'est pour ce péché que tu fis que tu demanda rien ni de la lance, ni du Graal. Ton péché t'a glacé la langue* ».

Pour Saint Augustin, l'erreur commise involontairement est humaine : « *Se tromper est humain, persévérer dans l'erreur est diabolique* ». L'erreur commise, même involontairement est une conséquence d'une faute antérieure que tout homme porte en lui c'est le péché originel qui l'a théorisé. Pour Perceval, on peut dire que c'est un triptyque : paradis, chute, rédemption. Le paradis c'est la forêt (la gaste) (Le Seigneur De *La Gaste Forêt* Eric de Jahan) qu'il quitte. La chute, c'est son départ précipité en quittant sa mère, c'est son errance durant cinq ans en oubliant Dieu. La rédemption, sa rencontre avec l'ermite où il va se dépouiller de son armure physique et psychologique.

Il y a un autre système de valeurs qui est porté par la logique de la dynamique narrative. Le départ de Perceval de la forêt peut être interprété comme la faute nécessaire, dynamique, sans laquelle il n'y a ni récit, ni quête. Cette dynamique narrative sous-tend la construction psychologique du héros qui, pour aller vers sa maturité, doit quitter le vert paradis et l'amour maternel.

Pour certains psychanalystes, sa mère est une mère possessive, castratrice, et Lévi-Strauss va plus loin et voit l'ombre de l'inceste qui pèse sur la (gaste) forêt.

Sans aller si loin, on peut observer que, dans le contexte médiéval, la séparation d'avec la mère était un passage obligé. Tout enfant futur chevalier devait quitter la giron familial entre sept et dix ans pour être initié par un seigneur au métier des armes. Perceval en quittant la forêt s'inscrit dans la lignée paternelle et masculine. Il s'agit donc d'une « *faute* » qui porte sa contradiction en elle même : lui fait commettre une faute au château du Graal et en même temps elle le lance dans une quête qui fera de lui un chevalier à la dimension spirituelle.

Donc la faute est le poison et le remède. Perceval est confronté à deux injonctions contradictoires implicites : deux voies intérieures. L'une, reste avec ta mère sinon tu commettras le péché du cœur et non assistance à femme en détresse, l'autre, quitte ta mère, sinon tu ne réponds pas à ta vocation de chevalier dont le premier geste est de quitter sa mère. Quel que soit la réponse le personnage est acculé à l'erreur, donc coupable. C'est différent du dilemme cornélien où l'on choisit une voie qui peut être douloureuse, mais qui rend libre. D'après les observations de l'école de Palo Alto, ces injonctions contradictoires entraînent un blocage de communication qui peut aboutir au mutisme. On peut comprendre que le mutisme de Perceval est un écartèlement entre la fuite en avant et son désir de revenir en arrière.

Comment s'en sortir ?

Comme il est de règle dans les romans de Chrétien de Troyes, qui s'achèvent avec l'échec du héros, une seconde chance lui permet de revisiter son itinéraire. Donc il revoit les mêmes personnages, dans la conscience de ses erreurs et dans le désir de les réparer. A partir de cet éveil de la conscience, certains commentateurs parlent de naissance de l'individu.

Deuxième partie.

Est-ce que la notion d'individu existait vraiment au Moyen Age ? Un ouvrage dirigé par Dominique Iogna-Prat, « *L'individu au moyen âge* » (2005), conteste une théorie du XIX^{ème} siècle disant que la seule personnalité médiévale était le groupe et que la naissance de l'individu autonome date du XVI^{ème} siècle. Actuellement, pour les médiévistes modernes l'individu a été forgé au moyen âge en relation avec la communauté. Dominique Iogna-Prat distingue les marqueurs d'identité sociale qui se sont affirmés au XII^{ème} siècle dans la réalité historique. Exemples : la désignation d'un individu par son nom et son prénom, le blason, les armoiries, les signatures. Chrétien de Troyes se nomme dans l'incipit (début) de ses romans.

Pour Chrétien de Troyes, l'intégration de l'identité sociale est en correspondance avec une étape de la maturation ; je ne les sépare pas. J'ai privilégié certains moments : la découverte du nom, l'accès à la responsabilité, l'ouverture à la subjectivité.

La découverte du nom : en relation avec les treize questions de sa cousine, où Perceval va découvrir son nom, Perceval le Gallois, lorsqu'elle le lui demande, alors qu'il ne savait pas avant. La révélation de son nom est un marqueur social, car Perceval est un nom de chevalier arthurien qui l'apparente à une lignée chevaleresque. Cette identité sociale va de pair avec une maturité psychologique car il était jusqu'alors nommé par sa relation avec les autres (beau fils, bon ami, ...). Il accède à une existence autonome. Dans la pensée magico-religieuse de Chrétien de Troyes, le nom est important. En se nommant, Perceval existe.

La responsabilité : la cousine de Perceval est à la fois bénéfique et redoutable, tout comme « *la demoiselle hideuse* » car elles font peser sur lui le poids du péché et elles sont dotées d'un pouvoir prophétique. Elles l'enferment dans le cercle des fatalités dont il sera responsable. Ces deux femmes sont à mi-chemin entre les fées inquiétantes du monde celtique et les prophétesses de malheur du monde antique, ou peut être des allégories de la culpabilité.

Perceval résiste à toutes ces accusations. Il dit : « *Puisque ma mère a été mise en terre, pourquoi irais je chercher davantage car je n'étais parti en quête que pour la revoir* ». Pour la première fois il ne veut plus retourner chez sa mère. Il sait qu'il ne pourra plus revenir en arrière dans le refuge de l'enfance. Il ajoute : « *Les morts avec les morts, les vivants avec les vivants* », ce qui rappelle les évangiles : « *Laissez les morts enterrer les morts* ». Perceval ne s'enferme pas dans une culpabilité mortifère, il affirme sa liberté d'action, il prend une autre route.

Face à ses erreurs jugées péchés par ces trois personnages qui engendrent la haine de soi, le désespoir et la responsabilité. Pour lui il s'agit de répondre, non pas de ses erreurs, mais de leurs conséquences et il choisit la responsabilité. Perceval refuse d'endosser l'habit du héros tragique. Lévi-Strauss a opposé le mythe percevalien au mythe œdipien. Pour lui, l'œdipe est caractérisé par un excès de parole, il répond trop habilement et trop rapidement à la Sphinx, et Perceval répond par une insuffisance de paroles. Lévi-Strauss fait le lien entre le rapport à la parole et la sexualité. Il fait aussi le lien entre énigme et inceste. La formule de Lévi-Strauss résume, en simplifiant, « *Perceval est un Œdipe inversé* » par rapport à la parole et parce qu'il n'endosse pas le rôle du héros tragique. Perceval prend la stature du héros de l'apprentissage, c'est à dire celui qui est capable de rebondir après un échec consécutif à une erreur.

La réparation va se faire en deux temps : après le discours de sa cousine, il va tenter de réparer sa première erreur en rencontrant la demoiselle à qui il a arraché l'anneau. Celle ci se trouve dans un état déplorable, il sait que c'est de sa faute, et donc de sa responsabilité. Il lui dit qu'il a honte, qu'il ne se rendait pas compte et il endosse le rôle de redresseur de torts, pour toutes les femmes qui sont maltraitées par leurs chevaliers. Il envoie ces chevaliers régulièrement faire amende honorable à la cour du roi Arthur.

Deuxième temps : la réparation.

« *La demoiselle hideuse* » proclame l'échec de Perceval et lui fait honte devant toute la cour du Roi Arthur . Elle demande à tous les chevaliers d'aller délivrer les demoiselles enfermées. Perceval refuse et veut se lancer dans la quête du Graal, pas une conquête matérielle, mais un savoir sur le Graal : « *Nulle peine il n'épargnera jusqu'à ce qu'il sache enfin quel homme se nourrit du Graal , quelle est cette lance qui saigne et sache aussi pourquoi elle saigne* ». Pour Chrétien de Troyes, la lance qui saigne est à l'origine du mal et de la violence humaine et Perceval, se lançant dans cette quête du savoir, il me semble que cette quête est une réflexion philosophique, morale, métaphysique. Historiquement cette quête solitaire caractérise le passage d'une société féodale et communautaire à une société qui privilégie l'individu. C'est le reflet émouvant que fait l'individu, au XII^{ème} siècle pour se dégager de la société féodale.

Assumer sa responsabilité, c'est assumer son histoire. La naissance de la responsabilité est indissociable de la subjectivité. Dans le film de Rohmer, il voit une oie attaquée par un faucon ; elle s'échappe et il reste le sang retombé sur la neige. Il s'appuie alors sur la lance et rentre dans une réflexion, il pense tant qu'il s'en oublie, ce qui peu être un instant de maturation de son personnage. Il retrouve les valeurs courtoises par intériorisation. Il est possible qu'il y ait un télescopage de plusieurs scènes à partir de la couleur rouge, qui hantent la conscience coupable de Perceval.

Chrétien de Troyes veut mettre son personnage sur la voie évangélique dans le prologue qui s'intitule : « *La charité* ».

Le conte de bons conseils, qui est l'ancêtre du roman d'apprentissage, substitue à la faute accablante et à la détresse du mythe tragique l'erreur réparable. C'est une question qui sera reprise au XVIII^{ème} siècle par Goethe et Rousseau : « *Comment entre-t-on sans guide dans la vie humaine ?* ». Cette question interroge sur le rôle de la fonction paternelle.